

J'AI  
LU

POUR elle

CRÉPUSCULE

# ILONA ANDREWS

## Entre les flammes

Dynasties





Entre les flammes



ILONA  
ANDREWS

DYNASTIES – 1

Entre les flammes

*Traduit de l'anglais (États-Unis)  
par Guillaume Le Pennec*





POUR **elle**

Si vous souhaitez être informée en avant-première  
de nos parutions et tout savoir sur vos auteures préférées,  
retrouvez-nous ici :

**[www.jailupourelle.com](http://www.jailupourelle.com)**

Abonnez-vous à notre newsletter  
et rejoignez-nous sur Facebook !

*Titre original*

BURN FOR ME

*Éditeur original*

Avon Books, an imprint of HarperCollinsPublishers, New York

© Ilona Gordon and Andrew Gordon, 2014

*Pour la traduction française*

© Éditions J'ai lu, 2017

*À nos formidables filles,  
grâce à qui tout cela en vaut la peine,  
et au reste de notre famille  
qui nous fait tourner en bourrique.*





## Remerciements

Si l'écriture d'un manuscrit est un travail solitaire, la création d'un livre ne l'est pas. Nous tenons à remercier les personnes suivantes pour nous avoir aidés à partager cette histoire avec vous.

Toute notre reconnaissance va à :

Erika Tsang, pour ses conseils éditoriaux à la fois fermes et pleins d'esprit. Merci d'avoir rendu ce livre meilleur et d'avoir supporté tous ces coups de fils impromptus demandant si nous devrions « couper ce passage ».

Nancy Yost, notre agent, pour sa foi inébranlable en notre modeste talent et son soutien. Nous avons conscience d'être parfois difficiles et te sommes reconnaissants pour ton savoir-faire professionnel et ton amitié. Nous voudrions aussi remercier Sarah, Adrienne et l'équipe de NYLA pour leur travail acharné.

Thomas Egner, le directeur artistique ; Richard Jones, le graphiste et Patricia Barrow, la conceptrice de la couverture, pour leur travail fantastique sur la couverture du roman.

Karen Davy, directrice de l'édition, et Rhea Braunstein, maquettiste, pour avoir transformé un manuscrit en un bel ouvrage.

Judy Gelman Myers, pour son souci du détail et son aide dans la traque des erreurs et des incohérences.

Shannon Daigle, Denise Gray, Cindy Wilkinson, Nicole Clement, Amanda Ferry et d'autres encore pour avoir consacré du temps et toute leur attention à la relecture du manuscrit. Les éventuelles erreurs factuelles ou de grammaire ne sont dues qu'à nos lacunes personnelles.

Jeaniene Frost et Jessica Claire pour leur amitié et leurs conseils. Et à J.S. Tu as raison. C'est tellement mieux quand il y a une famille.

Et voilà, il est là : notre nouveau roman. Merci, chers lecteurs, d'avoir tenté votre chance avec lui. Nous espérons qu'il vous plaira.

En 1863, dans un monde très semblable au nôtre, les scientifiques européens découvrirent le sérum Osiris, une mixture capable de faire ressortir les capacités magiques des individus. Des pouvoirs aussi nombreux que variés. Certaines personnes y gagnèrent la capacité de commander aux animaux. D'autres apprirent à percevoir la présence de l'eau à des kilomètres de distance. Et d'autres encore constatèrent soudain qu'ils pouvaient tuer leurs ennemis en projetant des éclairs de foudre issus de leurs mains. Le sérum se répandit à travers le monde. On en donna aux soldats, dans l'espoir de rendre les armées plus redoutables. L'aristocratie déclinante s'en procura, prête à tout pour conserver le pouvoir. Les riches désireux de s'enrichir plus encore se l'ar-rachèrent.

Puis le monde finit par prendre conscience des conséquences de ce réveil de pouvoirs quasi divins chez des individus ordinaires. Le sérum fut mis sous clé, mais il était trop tard. Transmis par les parents

à leurs enfants, les pouvoirs magiques avaient changé à jamais le cours de l'histoire humaine. L'avenir de nations entières se transforma en l'espace de quelques décennies. Ceux qui jusqu'alors se mariaient en quête de statut social, d'argent ou de pouvoir le faisaient désormais pour la magie. Une magie assez forte peut vous procurer tout le reste.

À présent, un siècle et demi plus tard, les familles dotées d'une magie héréditaire puissante sont devenues des dynasties. Ces familles – ou « maisons » comme elles se font appeler – sont propriétaires de corporations, disposent de leurs propres territoires au sein des grandes villes et influencent la politique de leur pays. À la tête d'armées privées, elles s'affrontent régulièrement et leurs conflits sont dévastateurs. C'est un monde où plus l'on maîtrise la magie, plus l'on est puissant, riche et célèbre. Certaines capacités magiques sont destructrices. D'autres sont subtiles. Mais aucun de ceux qui les manient ne devrait être pris à la légère.



## Prologue

— Je ne peux pas te laisser faire ça. Je refuse. Kelly, ce type est un malade.

Kelly Waller tendit la main pour toucher celle de son mari, en quête de réconfort. Il détacha une main du volant pour serrer ses doigts entre les siens.

*C'est fou à quel point un simple contact peut être intime*, songea-t-elle.

Ce contact, nourri par vingt ans d'amour, lui avait servi de roc dans la tourmente cauchemardesque des dernières quarante-huit heures. Sans cela, elle aurait été en train de hurler.

— Il ne me fera pas de mal. On est de la même famille.

— Tu m'as dit toi-même qu'il détestait sa famille.

— Il faut que j'essaie, répondit-elle. Ils vont tuer notre garçon.

Tom regardait droit devant lui, l'œil vitreux, en négociant la courbe du chemin menant à la demeure. D'anciens chênes texans étendaient leurs larges branches au-dessus de la pelouse au vert émaillé de pissenlits jaunes et de renoncules roses. Connor ne s'occupait pas du terrain. Son père, lui, aurait éliminé les mauvaises herbes...

Kelly avait l'estomac barbouillé. Une partie d'elle-même aurait voulu repartir en arrière et trouver le

moyen d'effacer les événements des deux derniers jours. Une partie d'elle-même avait envie de faire demi-tour.

*Il est trop tard*, se dit-elle. *Trop tard pour les regrets et les doutes.*

Elle devait faire face à la réalité, si terrifiante soit-elle. Elle devait se comporter comme une mère.

Le chemin déboucha sur un haut mur en stuc. Kelly fouilla ses souvenirs. On pouvait oublier beaucoup de choses en seize ans mais elle était certaine que ce mur n'était pas là autrefois.

Un portail en fer forgé bloquait l'accès. On y était. Le point de non-retour. Si Connor décidait qu'elle devait mourir, le peu de magie dont elle disposait ne suffirait pas à l'arrêter.

Connor constituait l'aboutissement de trois générations de mariages soigneusement arrangés pour renforcer la position sociale et la magie familiales. Il était censé être le digne successeur de la fortune de la maison Rogan. Mais tout comme Kelly, il n'avait pas pris le chemin imaginé par ses parents.

Tom gara la voiture.

— Tu n'as pas à faire ça, dit-il.

— Si. Il le faut.

Elle se sentit submergée par une vague d'angoisse étouffante. Ses mains tremblaient. Elle dut déglutir pour s'éclaircir la voix.

— C'est le seul moyen, affirma-t-elle.

— Laisse-moi au moins t'accompagner.

— Non. Moi, il me connaît. Il pourrait te percevoir comme une menace.

Elle déglutit de nouveau mais la boule qui s'était formée dans sa gorge refusait de disparaître. Elle n'avait jamais su si Connor était capable de lire les pensées des gens, mais il avait toujours eu conscience

des émotions. Elle était convaincue qu'ils étaient observés, et peut-être même écoutés.

— Je pense que ça va bien se passer, Tom. Si ce n'est pas le cas, si je ne ressors pas, je veux que tu repartes, que tu rentres à la maison. Pour les enfants. Il y a une pochette bleue dans le meuble au-dessus du petit bureau, celui de la cuisine. Sur la deuxième étagère. C'est là que sont rangés nos polices d'assurance et le testament...

— Bon, ça suffit. On rentre à la maison. On gèrera ça nous-mêmes.

Elle ouvrit la portière et sortit précipitamment de la voiture pour s'approcher à pas rapides du portail, ses talons claquant sur la chaussée.

— Kelly ! lança Tom. Arrête !

Elle se résigna à toucher la grille de métal.

— C'est Kelly, annonça-t-elle. S'il te plaît, Connor, laisse-moi entrer.

Le portail en fer forgé coulissa pour la laisser entrer. Kelly redressa la tête et franchit le seuil. La barrière se referma derrière elle.

Elle passa sous l'arche et remonta le sentier de pierre pittoresque qui serpentait parmi les chênes, les lauriers et les gainiers du Canada. En émergeant du bosquet au détour du chemin, elle se figea.

L'imposante demeure coloniale aux murs blancs et aux colonnades distinguées avait disparu. À la place se dressait un manoir de deux étages au style méditerranéen dotés de murs couleur crème et d'un toit rouge sombre. S'était-elle trompée de propriété ?

— Où est la maison ? souffla-t-elle.

— Je l'ai démolie.

Kelly se retourna. Il se tenait juste à côté d'elle. Elle se souvenait d'un garçon mince au regard bleu pâle saisissant. Seize ans plus tard, il la dépassait d'une tête. Ses cheveux, châains dans sa jeunesse,

étaient désormais d'un brun foncé presque noir. Son visage autrefois anguleux avait gagné une mâchoire carrée et des traits à la masculinité affirmée, d'une beauté magnétique. Un visage empreint de force, dur mais majestueux... Le genre à inspirer l'obéissance et la soumission. Il aurait pu régner sur le monde avec un tel visage.

Kelly plongeait son regard dans le sien, et le regretta immédiatement. La vie avait durci le beau bleu de ces iris au fond desquels dansait un pouvoir redoutable. Kelly le sentait juste derrière la surface, tel un courant sauvage et malveillant. Agité, bouillonnant, choquant et terrifiant, c'était une promesse de violence et de destruction maintenue en cage par une volonté de fer. Kelly sentit un frisson lui parcourir l'échine.

Il fallait dire quelque chose. N'importe quoi.

— Mon Dieu, Connor, c'était une maison à dix millions de dollars.

Il haussa les épaules.

— J'ai trouvé ça cathartique. Tu veux un café ?

— Oui. Merci.

Il l'escorta jusqu'à l'entrée, traversa le vestibule et monta un escalier en bois à l'élégante rampe en fer forgé jusqu'à un balcon couvert. Elle le suivit, légèrement hébétée, à peine consciente de son environnement, et s'assit dans un fauteuil moelleux. Le balcon offrait une vue imprenable sur un verger dont les arbres encerclaient plusieurs étangs reliés par un joli ruisseau. Là-bas sur l'horizon, les collines aux teintes bleutées évoquaient des vagues lointaines.

Kelly capta des effluves de café. Connor, qui lui tournait le dos, attendait que la cafetière ait terminé de remplir leurs tasses.

*Établis un terrain d'entente. Rappelle-lui qui tu es.*

— Où est la balançoire ? demanda-t-elle.



C'était l'endroit préféré des enfants Rogan. Leur point de rendez-vous quand il voulait lui demander conseil, à l'époque où il avait douze ans et où elle était encore Kelly, la cousine cool de vingt ans, experte pour tout ce qui concernait l'adolescence.

— Toujours là. Les chênes ont poussé et on ne la voit pas depuis le balcon.

Connor se retourna, posa une tasse devant elle et s'assit.

— Il fut un temps où tu aurais fait flotter les cafés jusqu'à la table, lui rappela-t-elle.

— Je ne donne plus dans ce genre de petits jeux. En tout cas pas comme dans tes souvenirs. Qu'est-ce que tu fais ici ?

La tasse brûlait les doigts de Kelly. Elle la reposa. À vrai dire, elle n'avait même pas conscience de l'avoir saisie.

— Tu as regardé les infos ?

— Oui.

— Alors tu es au courant de l'incendie criminel de la banque First National.

— Oui.

— Un agent de sécurité brûlé vif. Sa femme et leurs deux enfants lui rendaient visite. Ils sont tous les trois à l'hôpital. L'agent était un officier de police qui travaillait là en dehors de ses heures de service. Les vidéos des caméras de surveillance ont identifié deux pyromanes : Adam Pierce et Gavin Waller.

Il ne dit rien.

— Gavin Waller est mon fils, ajouta-t-elle d'un ton qui sonnait creux. Mon fils est un meurtrier.

— Je sais.

— J'aime mon fils. J'aime Gavin de tout mon cœur. Si je devais donner ma vie pour lui, je mourrais sans hésiter. Ce n'est pas un être mauvais, c'est un enfant de seize ans. En tentant de se trouver,

il est tombé sur Adam Pierce. Il faut bien comprendre que les jeunes idéalisent Pierce. C'est leur antihéros : l'homme qui a tourné le dos à sa famille et fondé un gang de motards. Le rebelle charismatique, le *bad boy*.

Impossible de retenir l'amertume et la colère qui perçaient dans sa voix.

— Il s'est servi de Gavin pour commettre cette atrocité et ça a coûté la vie d'un agent de police. Sa femme et leurs deux enfants sont gravement brûlés. Ils vont tuer Gavin, Connor. Même si mon fils sort avec les mains en l'air, la police va l'abattre. C'est un tueur de flics.

Connor but son café. Il arborait une expression parfaitement neutre qu'elle était incapable de déchiffrer.

— Tu ne me dois rien. Ça fait vingt ans que nous ne nous sommes pas parlé, pas depuis que la famille m'a reniée.

Elle sentit sa gorge se contracter de nouveau. Elle avait refusé de suivre leurs instructions et d'épouser un inconnu doté du bon échantillon de gènes. Elle leur avait dit qu'elle voulait gérer elle-même sa vie. Ils l'avaient prise au mot en la jetant dehors comme un rebut inutile...

*Non, ne pense pas à ça. Pense à Gavin.*

— S'il y avait un autre moyen, je ne t'aurais pas dérangé, ajouta-t-elle. Mais Tom ne connaît personne. Nous ne sommes ni puissants, ni riches, ni doués de pouvoirs magiques intéressants. Tout le monde se fiche de ce qui pourrait nous arriver. Je n'ai plus que nos souvenirs d'enfance. J'étais toujours prête à te soutenir quand tu avais des ennuis... Je t'en prie, aide-moi.

— Que voudrais-tu que je fasse ? Tu espères éviter son arrestation ?

Kelly avait détecté un soupçon de désapprobation cynique dans ces paroles.

— Non. Je veux que mon fils soit arrêté. Qu'il y ait un procès. Je voudrais même que ce soit télévisé, car il suffira que Gavin témoigne à la barre pendant dix minutes pour que tout le monde voie ce qu'il est vraiment : un gamin paumé et stupide. Son frère et sa sœur méritent de savoir qu'il n'est pas un monstre. Je connais mon fils. Je suis sûre que ce qu'il a fait le tourmente profondément. Je ne veux pas qu'il meure, abattu comme un animal, sans avoir eu la chance de dire à la famille des gens qu'il a tués à quel point il est désolé.

Elle avait les joues humides mais s'en moquait.

— Je t'en prie, Connor. Je t'en supplie, pour la vie de mon enfant.

Connor but son café.

— On m'appelle *Mad* Rogan, maintenant. Parfois aussi le Boucher ou le Fléau, mais c'est ce surnom de « Mad », le dingue, qui revient le plus souvent.

— Je te connais...

— Non. Tu m'as connu avant la guerre, quand j'étais enfant. Dis-moi, que suis-je devenu à présent ?

Elle eut l'impression d'être écrasée par le poids de son regard. Lèvres tremblantes, elle dit la première chose qui lui vint à l'esprit.

— Tu es un tueur de masse.

Un sourire se dessina sur le visage glacial de Connor. Aucun humour, aucune chaleur, rien qu'un prédateur montrant les dents.

— Quarante-huit heures se sont écoulées depuis l'incendie et tu n'arrives que maintenant. Tu dois vraiment être désespérée. Tu es d'abord passée voir tous les autres ? Je suis ton dernier recours ?

— Oui, dit-elle.

Un éclat s'alluma dans son regard bleu électrique. Elle contempla ses iris et, l'espace d'une fraction de seconde, entrevit l'immensité du pouvoir qui résidait en lui. C'était comme de se trouver en face d'une avalanche avant qu'elle vous avale tout entier. À cet instant, elle sut que tout ce qu'on racontait était vrai. C'était un tueur, un fou.

— Je me moque de savoir si tu es le diable en personne, murmura-t-elle. Ramène-moi Gavin, je t'en prie.

— D'accord, dit-il.

Cinq minutes plus tard, elle redescendit en titubant jusqu'à la sortie. Les larmes lui montèrent aux yeux. Elle voulut pleurer, sans y parvenir. Elle avait accompli ce pour quoi elle était venue. Le soulagement était immense.

— Kelly ! Ma chérie...

Tom la prit dans ses bras.

— Il va le faire, chuchota-t-elle, encore choquée. Il a promis de trouver Gavin.

# 1

Tous les hommes sont des menteurs. Et toutes les femmes des menteuses. Une leçon apprise quand j'avais deux ans, le jour où ma grand-mère m'a dit que, si je restais bien sagement assise sur ma chaise, la piqûre que le médecin s'apprêtait à m'infliger ne me ferait pas mal. C'était la première fois que mon jeune cerveau associait le ressenti troublant accompagnant ma capacité magique à détecter le mensonge aux actes concrets d'autres personnes.

Les gens mentent pour de nombreuses raisons : pour sauver leur peau, pour s'éviter des ennuis, pour ne pas blesser leur interlocuteur. Les manipulateurs mentent pour obtenir ce qu'ils désirent. Les narcissiques mentent pour paraître grandioses aux yeux des autres et d'eux-mêmes. Les alcooliques en sevrage mentent pour protéger ce qui reste de leur réputation en lambeaux. Et ce sont ceux qui nous aiment le plus qui nous mentent le plus, parce que la vie est une route cahoteuse qu'ils essaient d'adoucir pour nous.

John Rutger, quant à lui, mentait parce que c'était un salaud.

Rien dans son apparence n'annonçait « hé, je suis un être humain détestable ». Émergeant de l'ascenseur de l'hôtel, il paraissait même tout à fait plaisant.

Grand et bien bâti, avec des cheveux bruns légèrement ondulés qui affichaient juste ce qu'il fallait de gris sur les tempes pour lui donner l'air distingué. Il arborait le visage attendu chez un quadragénaire athlétique et ayant réussi : masculin, bien rasé et plein d'assurance. Le genre père de famille beau et bien habillé venu encourager son fils lors d'un match de football. Ou le trader digne de confiance qui n'irait jamais entourlouper ses clients. Intelligent, brillant et solide comme un roc. Et la belle rousse qui lui tenait la main n'était pas sa femme.

La femme de John s'appelait Liz et, deux jours plus tôt, elle m'avait engagée pour découvrir s'il la trompait. Elle l'avait déjà pris sur le fait, dix mois plus tôt, et l'avait averti que la prochaine fois serait la dernière.

John et la rouquine traversèrent tranquillement le hall de l'hôtel dans ma direction.

Assise dans le salon, à moitié dissimulée derrière une grosse plante verte, je faisais mine d'être absorbée par l'écran de mon téléphone tandis que la petite caméra numérique dissimulée dans mon sac à main en crochet noir filmait les deux tourtereaux. Un sac sélectionné précisément pour ses nombreux orifices décoratifs.

Rutger et sa copine s'arrêtèrent à quelques mètres de moi. Je me penchai un peu plus sur mon écran, projetant furieusement divers volatiles sur les cochons verts narquois affichés à l'image.

Circulez, y a rien à voir, juste une jeune femme blonde qui joue sur son téléphone à côté d'une espèce d'arbuste.

— Je t'aime, dit la rousse.

C'était vrai. Pauvre naïve.

Les cochons me rirent au nez. J'étais vraiment nulle à ce jeu.

— Moi aussi, je t'aime, répondit-il en plongeant son regard dans le sien.

Un sentiment d'irritation familial naquit en moi, comme si une mouche invisible bourdonnait sous mon crâne. Ma magie réagissait. John mentait. Surprise, surprise.

Je me sentais vraiment navrée pour Liz. Ils étaient mariés depuis neuf ans et avaient deux enfants, un garçon de huit ans et une fille de quatre. Elle m'avait montré les photos au moment de m'embaucher.

Leur mariage était désormais sur le point de couler comme le *Titanic* et j'avais l'iceberg fatal sous les yeux.

— Tu dis ça sincèrement ? demanda la rouquine en le couvant de ses yeux emplis d'adoration.

— Oui. Tu sais bien que oui.

Nouvelle décharge de magie. Mensonge.

La plupart des gens trouvaient stressant de mentir. Déformer la vérité et inventer une version plausible de la réalité nécessitaient une bonne mémoire et un esprit agile. John Rutger, lui, faisait ça en vous regardant dans les yeux. Et il était très convaincant.

— J'aimerais tellement qu'on puisse être ensemble, dit la rousse. J'en ai assez de me cacher.

— Je sais. Mais ce n'est pas le bon moment. J'y travaille. Ne t'inquiète pas.

Mes cousins avaient exploré son arbre généalogique. John n'avait de lien avec aucune des importantes familles magiques dont les corporations contrôlaient Houston. Il n'avait pas d'antécédents criminels mais quelque chose dans sa manière d'être m'incitait à la prudence. Mon instinct me soufflait qu'il était dangereux, et j'avais confiance en mon instinct.

On avait aussi jeté un œil à ses finances. John ne pouvait pas se permettre de divorcer. Ses performances

d'agent de change étaient correctes mais loin d'être exceptionnelles. Il était endetté jusqu'au cou. Toute la fortune qu'il possédait était liée à des actions et les partager s'avérerait coûteux. Il le savait bien et prenait soin de dissimuler ses écarts conjugaux. La rousse et lui étaient arrivés dans deux voitures différentes, à vingt minutes d'intervalle. Il la laisserait sans doute repartir en premier et, à en juger par la tension perceptible dans sa posture, ce témoignage d'affection en public dans le hall d'un hôtel ne faisait pas partie de son plan.

La rouquine entrouvrit la bouche et, remplissant consciencieusement son rôle, John se pencha pour l'embrasser.

Liz nous paierait mille dollars lorsque je lui rapporterais les preuves. C'était tout ce qu'elle pouvait réunir sans que John s'en aperçoive. Ce n'était pas beaucoup mais nous n'étions pas en situation de refuser du boulot, et dans le genre, celui-ci était simple. Une fois qu'ils seraient sortis de l'hôtel, je m'éclipserais par une autre entrée, j'informerai Liz et je récupérerai nos honoraires.

Les portes de l'hôtel s'ouvrirent brusquement et Liz Rutger débarqua dans le hall de l'hôtel.

Mes nerfs tressaillirent. Pourquoi ? Pourquoi les gens ne m'écoutent-ils jamais ? Nous avions expressément convenu qu'elle ne mènerait pas sa propre petite enquête. Le genre d'initiative qui ne donnait jamais rien de bon.

En les voyant s'embrasser, Liz devint blanche comme un linge. John lâcha sa maîtresse, une expression stupéfaite sur le visage. La rouquine fixait sur Liz un regard horrifié.

— Ça n'est pas ce que tu crois, affirma John.

C'était exactement ce qu'elle croyait.



— Salut ! lança Liz d'une voix à la fois vacillante et incroyablement forte. Qui êtes-vous ? Parce que moi, je suis sa femme !

La rousse tourna les talons et battit en retraite vers l'intérieur de l'hôtel.

Liz se tourna vers son mari.

— Toi !

— Ne faisons pas ça ici.

— Ah, soudain tu te soucies des apparences ? Là, maintenant ?

— Elizabeth, dit-il d'une voix vibrante d'autorité.

Oh-oh.

— Tu as détruit notre couple. Tu as tout gâché !

— Écoute...

Elle ouvrit la bouche. Les mots mirent une seconde à venir, comme si elle était obligée de les forcer à sortir :

— Je demande le divorce, dit-elle.

Impliquée dans l'entreprise familiale depuis l'âge de dix-sept ans, j'avais assez d'expérience pour capter le moment exact où la décharge d'adrénaline secoua l'organisme de John.

Certains types deviennent rouges de colère et se mettent à hurler. D'autres sont comme paralysés. Ceux-là sont comme ces chiens qui mordent parce qu'ils ont peur. Poussez-les un peu trop loin et ils deviennent dingues. John Rutger, lui, affichait soudain un calme olympien. Son visage n'exprimait plus aucune émotion. Derrière ses yeux grands ouverts, on devinait un esprit dur et calculateur en train d'évaluer froidement la situation.

— D'accord, dit-il d'une voix douce. Parlons-en ensemble. Il n'y a pas que nous. Ça concerne aussi les enfants. Viens, je te ramène à la maison.

Il fit mine de la prendre par le bras.

— Ne me touche pas ! siffla-t-elle.

— Liz... dit-il.

Son ton était parfaitement raisonnable. Son regard, concentré, était celui d'un prédateur. Le regard d'un tireur d'élite visant sa cible.

— Ce n'est pas une conversation à avoir dans un hall d'hôtel. Ne va pas faire un scandale. Nous valons mieux que ça. Je prends le volant.

Impossible pour moi de laisser Liz monter dans cette voiture. Les yeux de John me faisaient clairement comprendre que si je le laissais reprendre le contrôle sur elle, je ne la reverrais jamais.

Je me relevai d'un bond et m'interposai entre eux.

— Nevada ? s'étonna Liz, prise de court.

— Partez, lui dis-je.

— Qui est-ce ? demanda John, toute son attention portée sur moi.

*C'est ça. Regarde-moi. Ne la regarde pas, elle. Je suis la menace la plus sérieuse.*

Je fis un rempart de mon corps à Liz, afin qu'il ne puisse rien tenter.

— Retournez à votre voiture, Liz. Ne rentrez pas chez vous. Rendez-vous au domicile d'un membre de votre famille. Tout de suite.

Je vis John crisper les mâchoires.

— Quoi ? demanda Liz en me dévisageant.

— Tu l'as embauchée pour m'espionner...

John fit rouler ses épaules et son cou à la manière d'un lutteur qui se prépare pour une bagarre.

— Tu l'as mêlée à notre vie privée ! gronda-t-il.

— Tout de suite ! ordonnai-je.

Liz fit volte-face et s'enfuit.

Je levai les mains devant moi et reculai en direction de la sortie, en m'assurant d'être bien visible sur la caméra de surveillance du hall de l'hôtel. Derrière moi, la porte émit un sifflement tandis que Liz sortait.

— C'est terminé, monsieur Rutger. Je ne constitue pas une menace.

— Salope de fouineuse. Vous et cette harpie vous êtes liguées contre moi !

À la réception, un employé de la conciergerie martelait les boutons d'un téléphone.

Si j'avais été seule, je me serais retournée et j'aurais fui. Certaines personnes refusent de céder du terrain quoi qu'il arrive. Mais dans mon métier, un petit passage à l'hôpital accompagné d'une facture que vous ne pouvez pas payer parce que vous ne travaillez plus a vite fait de vous mettre du plomb dans la cervelle. Si j'avais pu, j'aurais filé à toute vitesse. Mais je devais laisser à Liz le temps d'atteindre sa voiture.

John leva les mains, coudes repliés, paumes vers le haut, les doigts écartés comme s'il tenait deux balles de base-ball invisibles. La posture typique du mage.

*Oh merde.*

— Ne faites pas ça, monsieur Rutger. L'adultère n'est pas illégal. Vous n'avez pour l'instant commis aucun délit. Je vous en prie, ne faites pas ça.

Ses yeux restaient braqués sur moi, durs et froids.

— Vous avez pensé pouvoir m'humilier. Vous vous êtes dit que vous pourriez me faire honte en public.

Son visage s'obscurcit sous l'effet d'ombres magiques fantomatiques glissant sur sa peau. De minuscules étincelles rouges crépitèrent au-dessus de ses paumes. Des flashes d'électricité cramoisis dansèrent entre ses mains et s'étendirent jusqu'à l'extrémité de ses doigts.

Où étaient passés les agents de sécurité de l'hôtel ? Je ne pouvais pas attaquer la première – ce serait une agression et nous ne pouvions pas nous permettre

de nous prendre un procès – mais eux pouvaient intervenir.

— Laissez-moi vous montrer ce qui arrive à ceux qui tentent de m'humilier.

Je plongeai sur le côté.

Il y eut un coup de tonnerre. Les portes en verre de l'hôtel se fracassèrent. L'onde de choc me souleva de terre. La chaise sur laquelle j'étais précédemment assise fut projetée vers moi ; je levai les mains pour me protéger le visage et me recroquevillai sur moi-même. Mon épaule droite alla s'écraser contre le mur. La chaise heurta mon flanc et mon visage. Aïe.

Je m'effondrai au milieu des éclats de céramique d'un pot qui, deux secondes plus tôt, contenait une plante. Je me relevai maladroitement.

Les étincelles rouges se rallumèrent. Il se préparait pour un deuxième round.

On raconte qu'une femme de moins de soixante kilos n'a aucune chance face à un homme athlétique qui en fait quatre-vingt-dix. C'est une connerie. Il suffit de prendre la décision de lui faire mal... et de ne pas hésiter.

Je me saisis d'un gros tesson de poterie et le lançai vers lui. Touché à la poitrine, il fut déséquilibré. Je chargeai vers lui en sortant un Taser de ma poche. Il leva le poing. Rapide et puissant, le coup me cueillit à l'estomac. Mes yeux se remplirent de larmes, mais je bondis en avant et lui plaquai le Taser sur le cou.

La décharge lui traversa le corps. Je croisai son regard exorbité.

*Je vous en prie, faites qu'il s'écroule. S'il vous plaît.*

John ouvrit grand la bouche. Puis il se raidit totalement et s'effondra comme un arbre abattu.

J'appuyai mon genou contre son cou et sortis des liens en plastique de ma poche pour lui attacher les mains dans le dos.

John émit un grognement.

Je m'assis par terre à côté de lui. Mon visage me faisait mal.

Deux hommes surgirent par des portes latérales et se précipitèrent vers nous. Leurs vestes indiquaient qu'ils faisaient partie de la sécurité.

*C'est maintenant qu'ils se pointent. Un peu tard pour la cavalerie.*

Au loin, j'entendis se rapprocher les sirènes de police.

Le sergent Munoz, un homme trapu faisant bien deux fois mon âge, contemplait la vidéo de surveillance, les yeux plissés. Cela faisait déjà deux fois qu'il la regardait.

— Je ne pouvais pas le laisser l'emmener dans sa voiture, lançai-je depuis la chaise où j'étais assise.

J'avais mal à l'épaule et les menottes qui m'enserraient les poignets m'empêchaient de la masser. La proximité des flics me rendait toujours très nerveuse. J'avais envie de m'agiter sur mon siège, mais cela n'aurait fait que me rendre plus suspecte à leurs yeux.

— Vous avez eu raison, dit Munoz.

Il toucha l'écran pour figer l'image sur le moment où John Rutger tendait le bras vers sa femme.

— Ce moment est on ne peut plus parlant. Ce type vient de se faire prendre la main dans le sac mais il ne dit pas « désolé, j'ai déconné ». Il ne la supplie pas de lui pardonner, il ne se met pas non plus en colère. Il décide, froidement, qu'il faut mettre sa femme hors d'état de nuire.

— Je ne l'ai pas provoqué. Je n'ai pas porté la main sur lui, jusqu'au moment où il a tenté de me tuer.

— Je vois ça.

Il se tourna vers moi.

— C'est un Taser de type C2 que vous avez là, dit-il. Vous savez qu'ils ont une portée de trois mètres ?

— Je ne voulais pas prendre de risque. La magie qu'il employait paraissait électrique et j'avais peur qu'il neutralise le courant.

Munoz secoua la tête.

— Non, c'était de l'énerkinésie. Magie énergétique pure. Et il a été formé à s'en servir par nos gentils amis de l'armée des États-Unis. Ce type est un vétéran.

— Ah.

Ce qui expliquait le calme froid de Rutger. Il était habitué à gérer les poussées d'adrénaline. Rien d'étonnant non plus à ce qu'il soit énerkinésiste. Là où les pyrokinésistes manipulaient le feu et les aqua-kinésistes l'eau, les énerkinésistes maniaient l'énergie magique brute. Personne n'était vraiment sûr de la nature de cette énergie, mais c'était une forme de magie relativement commune. Comment Bern avait-il fait pour rater toutes ces infos lors de ses recherches ? Une fois rentrée chez moi, j'aurais une petite conversation avec mon cousin.

Un flic en uniforme passa la tête dans l'embrasure de la porte et tendit mon permis à Munoz.

— En règle, dit-il.

Munoz déverrouilla mes menottes, me les retira et me rendit mon sac à main et ma caméra, puis mon portable et mon portefeuille.

— Nous avons votre déposition et la carte mémoire de votre appareil. Vous la récupérerez plus tard. Rentrez chez vous et mettez de la glace sur votre cou.

Je lui décochai un grand sourire.

— Vous allez aussi me demander de ne pas quitter la ville, sergent ?

« Encore une petite maligne », parut dire le regard de Munoz.

— Non. Vous avez affronté un mage militaire à mains nues pour mille dollars. Quelqu'un ayant à ce point besoin d'argent n'a sans doute pas les moyens d'aller où que ce soit.

Trois minutes plus tard, je grimpai à bord de mon monospace Mazda de cinq ans d'âge. Sur les papiers d'immatriculation, sa couleur était censée être « doré ». Aux yeux des gens, c'était plutôt « façon champagne » ou « plus ou moins beige ». Avec sa silhouette de voiture familiale, le monospace constituait le véhicule de surveillance idéal. Personne n'y prêtait attention. J'avais un jour pris le volant pour suivre un type pendant deux heures sur une autoroute quasi déserte et lorsque la compagnie d'assurances lui avait ensuite montré les vidéos attestant que son genou fonctionnait parfaitement lorsqu'il s'agissait de passer les vitesses de sa Chevrolet, il en était resté comme deux ronds de flan.

Je fis pivoter le rétroviseur. Une belle marque rouge qui ne tarderait pas à se changer en gros hématome violacé fleurissait à la jonction entre mon cou et mon épaule droite. Comme si quelqu'un avait écrasé une poignée de myrtilles pour me l'étaler sur la peau. Une autre rougeur, tout aussi visible, s'étendait sur le côté gauche de ma mâchoire. Je rajustai le rétroviseur en soupirant et pris le chemin du retour.

Un boulot facile, tu parles. Mais au moins j'avais évité l'hôpital...

Je fis la grimace. La marque rouge me fit savoir qu'elle n'aimait pas ça. Aïe.

L'agence d'investigation Baylor avait démarré comme une affaire familiale. Et nous en étions toujours une. Techniquement, nous étions désormais la propriété d'une autre boîte, mais ils nous laissaient globalement diriger nos affaires comme nous le souhaitions. Nous n'avions que trois règles de base.

Règle N° 1 : payé, c'est payé. Une fois embauchés par un client, nous lui restons loyaux jusqu'au bout.

Règle N° 2 : on n'enfreint pas la loi. Une bonne règle pour nous éviter d'aller en prison et d'être attaqués en justice.

Règle N° 3, la plus importante de toutes : être capable de se regarder dans le miroir à la fin de chaque journée.

Je classai cette journée comme un jour à règle N° 3. Peut-être étais-je folle, peut-être que John Rutger aurait ramené sa femme chez eux pour lui demander pardon, genou à terre.

Mais au bout du compte, je n'avais aucun regret. Et je n'avais pas à me demander si j'avais bien agi, ou si les deux enfants de Liz reverraient un jour leur mère.

Leur père, par contre, c'était une autre histoire. Mais ce n'était plus mon problème. Il était le seul responsable du pétrin dans lequel il se retrouvait.

J'émergeai de la circulation du soir pour prendre l'autoroute I290, direction nord-ouest, avant de tourner vers le sud. Quelques minutes plus tard, je me garai devant l'entrepôt de l'agence.

La vieille Civic noire de Bern se trouvait déjà sur le parking, à côté de la Honda Element bleue de maman.

*Super. Tout le monde est rentré.*

Je sortis de la voiture, marchai jusqu'à la porte d'entrée et composai le code sur le clavier de sécurité. La porte s'ouvrit avec un clic audible. Je franchis le seuil et m'immobilisai un bref instant,



le temps d'entendre le claquement rassurant du verrou qui se refermait derrière moi.

Lorsqu'on pénétrait dans l'entrepôt par cette porte, on avait l'impression de se retrouver dans un bureau. Nous avions monté des cloisons, installés des panneaux en verre et posé une moquette pour lieu collectif beige. De quoi disposer de trois bureaux sur le côté gauche et, à droite, d'une salle de détente et d'une grande salle de réunion. Le faux plafond paraissait l'illusion.

Je me dirigeai vers mon bureau, déposai mon sac et la caméra sur le plan de travail et m'assis dans mon fauteuil. J'étais censée écrire un rapport mais je n'en avais vraiment pas envie. Je le ferais plus tard.

Le bureau était insonorisé. Tout était calme. Les effluves discrets et familiers d'huile essentielle de pamplemousse me parvenaient depuis le brûle-parfum. Ces huiles constituaient mon petit luxe préféré. J'inspirai la bonne odeur. J'étais chez moi.

J'avais survécu. Si ma tête avait heurté le mur lorsque Rutger m'avait projetée en arrière, j'aurais pu mourir ce jour-là. J'aurais très bien pu ne pas être là, tranquillement assise dans mon bureau, à quelques mètres de ma chambre. Ma mère aurait pu se rendre à la morgue pour identifier mon corps étendu sur un tiroir frigorifique.

Mon cœur battait fort dans ma poitrine. Je sentis ma gorge se contracter sous l'effet d'une nausée grandissante. Respirer profondément, calmement. Je devais simplement prendre le temps de digérer le contrecoup émotionnel.

Inspirer. Expirer. Inspirer. Expirer.

L'angoisse commença lentement à se dissiper.

Inspirer. Expirer.

Voilà.

Je me levai et sortis du bureau pour traverser la salle de repos et ouvrir la porte située au fond. Puis j'entrai dans l'entrepôt proprement dit. Un large couloir s'ouvrait sur le côté, son sol de béton ciré reflétant légèrement l'éclairage au plafond. Celui-ci s'élevait à presque dix mètres de haut. Après avoir été obligés de vendre la maison pour s'installer dans l'entrepôt, papa et maman avaient envisagé d'aménager l'intérieur comme celui d'une vraie maison. Au lieu de quoi nous avions fini par ériger un grand mur séparant cette partie du local – notre espace de vie – du garage de grand-mère, afin de ne pas être obligés de chauffer ou de climatiser les deux mille mètres carrés de l'entrepôt. Le reste des murs s'était ensuite bâti de manière organique. Une façon polie de dire qu'on les avait dressés en fonction des besoins, avec les matériaux qui nous tombaient sous la main.

Si maman me voyait, je serais forcée de subir un examen médical complet. Or je n'avais qu'une envie : prendre une bonne douche et manger un morceau. À cette heure de la journée, elle se trouvait généralement avec ma grand-mère pour l'aider dans son travail. En me montrant suffisamment discrète, j'avais une chance de rejoindre ma chambre sans me faire remarquer. Je m'avançai silencieusement dans le couloir.

*Tout en pensées discrètes... Sois invisible...*

Avec un peu de chance, il ne se passerait rien qui puisse attirer l'attention.

— Je vais te tuer ! lança une voix aiguë et familière sur ma droite.

Bon sang. Arabella, évidemment. Ma plus jeune sœur était dans une forme rare, à en juger par l'inflexion de sa voix.

— T'es vraiment qu'une gamine !

Cette fois, c'était Catalina. Dix-sept ans, soit deux de plus qu'Arabella et huit de moins que moi.

J'allais devoir les séparer avant que maman ne se sente obligée d'intervenir. Je remontai le couloir en direction du salon.

— Moi, au moins, je suis pas une pétasse sans amis !

— Moi, au moins, je suis pas grosse !

— Moi, au moins, je suis pas moche !

Ni l'une ni l'autre n'était grosse, moche ou du genre pétasse. Elles étaient par contre très douées pour en faire des tonnes, et si je ne les faisais pas taire très vite, l'œil maternel serait sur nous dans quelques instants.

— Je te déteste !

Je franchis le seuil du salon. Catalina, mince et brune, se tenait sur la droite, les bras croisés. Sur la gauche, Bern retenait la blonde Arabella, qu'il avait soulevée par la taille au-dessus du sol. Arabella était remarquablement forte, mais Bern avait pratiqué la lutte pendant tout le lycée et faisait du judo deux fois par semaine. Désormais âgé de dix-neuf ans mais pas décidé à cesser de grandir, il faisait presque un mètre quatre-vingt-cinq et pesait pas loin de quatre-vingt-dix kilos de muscles souples et puissants. Tenir à bout de bras les quarante-cinq kilos d'Arabella n'était pas compliqué pour lui.

— Lâche-moi ! grogna-t-elle.

— Réfléchis un peu à ce que tu fais, répondit Bern d'une voix grave et patiente. On était d'accord : pas de violence.

— Qu'est-ce qui se passe, cette fois ? demandai-je.

Catalina pointa un doigt accusateur vers Arabella.

— Elle ne remet jamais le bouchon sur mon fond de teint liquide. Et maintenant il est tout sec !

Pas de surprise. Elles ne se disputaient jamais pour quoi que ce soit d'important. Elles ne se volaient pas entre elles, n'essayaient pas de saboter les relations de l'autre et si quelqu'un osait regarder l'une d'elles de travers, l'autre serait la première à prendre la défense de sa sœur. Mais si l'une empruntait la brosse à cheveux de l'autre sans la nettoyer ensuite, c'était la Troisième Guerre mondiale.

— C'est pas vrai...

Arabella se figea.

— Neva, qu'est-ce que t'as au visage ?

Le temps parut suspendre son vol. Puis tous se mirent à parler en même temps dans une belle cacophonie.

— Chut ! Calmez-vous ; c'est rien du tout. Il faut seulement que je prenne une petite douche. Mais vous, arrêtez de vous disputer. Sinon vous allez rameuter maman et je ne veux pas qu'elle...

— Qu'elle quoi ?

Maman s'avança sur le seuil d'une démarche légèrement claudicante. Sa jambe lui faisait de nouveau mal. De taille moyenne, elle était autrefois fine et musclée, mais la blessure l'avait forcée à ménager ses efforts physiques. Sa silhouette s'était adoucie, son visage arrondi. Elle avait les yeux foncés, comme les miens, mais ses cheveux étaient d'un brun tirant sur le châtain.

Grand-mère Frida se tenait derrière elle. À peu près de ma taille, mince, avec un halo de boucles blanches tachées de lubrifiant pour machine. Des effluves familiers et réconfortants d'huile de moteur, de caoutchouc et de poudre à canon se répandirent à travers la pièce. Grand-mère Frida écarquilla brusquement les yeux en me voyant. Oh non.

— Penelope, qu'est-ce qui est arrivé au bébé ?

La meilleure défense, c'est l'attaque.

— J'ai vingt-cinq ans, je ne suis plus un bébé, dis-je.

J'étais la première petite-fille de ma grand-mère. Si elle vivait pour me voir arriver à cinquante ans, avec mes propres petits-enfants, je resterais « le bébé » à ses yeux.

— Comment c'est arrivé ? s'enquit maman.

Bon sang.

— Une onde de choc magique, un mur et une chaise.

— Une onde de choc ? demanda Bern.

— L'affaire Rutger.

— Je croyais que c'était un sans-pouvoir.

Je fis non de la tête.

— Énerkinésie. Ancien militaire.

Les traits de Bern s'affaissèrent. Puis il fronça les sourcils et sortit de la pièce.

— Arabella, va chercher le kit de premiers secours, ordonna maman. Nevada, allonge-toi. Tu as peut-être une commotion cérébrale.

Arabella s'éloigna au pas de course.

— Ce n'est pas si grave ! protestai-je. Et je n'ai pas de commotion.

Ma mère se retourna pour me regarder. Je connaissais ce regard. Celui du sergent Baylor. Pas d'échappatoire.

— Est-ce que les secours t'ont examinée après l'agression ?

— Oui.

— Qu'est-ce qu'ils t'ont dit ?

Je ne voyais pas l'intérêt de mentir.

— Que je devrais aller à l'hôpital, par précaution. Les yeux de ma mère me clouèrent sur place.

— Et tu l'as fait ?

— Non.

— Alors allonge-toi.

Avec un soupir résigné, je m'abandonnai à mon destin.

Le lendemain matin, je me retrouvai de nouveau dans le salon, attablée pour manger les galettes de blé et les saucisses que ma mère m'avait préparées. Mon cou me faisait toujours souffrir. Et mon flanc encore plus.

Maman était assise à l'autre extrémité de la table. Elle sirotait son café tout en travaillant sur la coiffure d'Arabella. Apparemment, les tresses compliquées constituaient la dernière mode chez les lycéennes et Arabella avait trouvé le moyen de convaincre maman de l'aider.

Je me tournai vers notre grand écran de télé. Une journaliste à la coiffure trop parfaite pour être honnête y exposait les détails du récent incendie criminel dans la banque First National, illustré par les images de la tornade de feu qui dévastait l'immeuble. Les flammes orange étaient visibles aux fenêtres.

— C'est horrible, dit maman.

— Il y a des morts ? demandai-je.

— Un agent de sécurité. Sa femme et leurs deux enfants venus lui déposer son repas ont également été brûlés, mais ils ont survécu. Apparemment, Adam Pierce est impliqué.

Tous les habitants de Houston avaient entendu parler d'Adam Pierce. Les individus qui maniaient la magie étaient divisés en cinq classes : Mineur, Moyen, Notable, Supérieur et Majeur. Né avec des capacités pyrokinésiques rares, Pierce entraînait dans la catégorie « acier inoxydable ». Un pyrokinésiste était classé Moyen s'il était en mesure de faire fondre quinze centimètres cubes de glace en moins d'une minute. Dans le même temps, Adam Pierce pouvait produire des flammes capables de faire fondre quinze centimètres cubes d'acier inoxydable. Cela faisait de lui un Majeur, la classe la plus élevée des humains doués de magie. De quoi attirer toutes les

convoitises : celles des militaires, du lobby des armes et du secteur privé.

Famille bien établie et fortunée, les Pierce étaient propriétaires de la société Pyromania, premier fournisseur des produits de forge industriels. Adam, avec son allure altière et ses capacités magiques spectaculaires, était la plus grande fierté de la maison Pierce. Il avait grandi dans le luxe, avait fréquenté les meilleures écoles, porté les vêtements les plus en vogue et semblait promis à un avenir doré. Une étoile montante et le plus beau parti de la ville. Puis, à l'âge vénérable de vingt-deux ans, il avait fait un grand doigt d'honneur à tout son univers, s'était déclaré comme un extrémiste et avait tout quitté pour former un gang de motards.

Depuis lors, Pierce apparaissait régulièrement aux informations en lien avec des faits impliquant généralement la police, des actes criminels et des déclarations violemment contestataires.

Les médias l'adoraient car son nom garantissait une bonne audience.

Comme une confirmation, sa photo apparut sur la droite de l'écran. Il arborait sa tenue habituelle : jean noir et blouson de cuir noir ouvert sur une poitrine dénudée et musculeuse. Un tatouage en forme de nœud celtique décorait la gauche de ses pectoraux et un félin cornu rugissait sur le côté droit de ses abdos ciselés. Des cheveux bruns et longs retombaient sur son beau visage, mettant en valeur ses pommettes magnifiques et une mâchoire parfaite à laquelle une barbe de trois jours apportait l'obligatoire touche négligée. Débarrassé de ces artifices, il aurait eu l'air quasi angélique. En l'état, il évoquait un ange déchu et frimeur aux ailes soigneusement

roussies pour renforcer l'impact de sa pose sur la photo.

J'avais croisé mon lot de vrais motards gangsters. Pas les motards du week-end, lesquels étaient médecins ou avocats dans la vraie vie, mais les authentiques rebelles vivant sur la route. C'étaient des individus endurcis, au physique bien moins entretenu et aux yeux de plomb. Pierce faisait plutôt penser à une vedette tenant le rôle d'un dur à cuire dans un film d'action. Bonus pour lui : il était capable de produire lui-même les colonnes de flammes en arrière-plan sur l'affiche.

— Canon ! s'exclama Arabella.

— Arrête ça, lui dit maman.

Grand-mère Frida entra au même moment.

— Ouh, mais c'est mon p'tit gars ! s'exclama-t-elle.

— Maman... grommela ma mère.

— Quoi ? Je n'y peux rien. Il a les yeux du diable.

Pierce avait effectivement un regard magnétique. Des yeux sombres et profonds, couleur de café, imprévisibles et habités par la folie. Il était très agréable à regarder mais toutes ses photos semblaient mises en scène. Il paraissait toujours savoir où se trouvait l'objectif. Et si je le croisais en vrai, je prendrais mes jambes à mon cou comme si j'avais le dos en feu. Ce qui se produirait sans aucun doute si j'hésitais.

— Il a tué un homme, dit maman.

— On lui fait porter le chapeau, rétorqua grand-mère Frida.

— Tu ne sais même pas ce qui s'est passé !

Grand-mère haussa les épaules.

— On l'a piégé, je te dis. Un mec aussi mignon ne peut pas être un meurtrier.

Maman la fusilla du regard.

— Penelope, j'ai soixante-douze ans. Laisse-moi profiter de mes petits fantasmes.



— T'as bien raison, grand-mère ! s'exclama Arabella en levant le poing au ciel.

— Si tu insistes pour être la comparse de ta grand-mère, elle n'aura qu'à s'occuper de ta coiffure, répliqua maman.

« Nous ferons le point sur l'enquête à propos de cet incendie criminel après la pause, annonça la journaliste. À suivre, une infestation de rats dans un parc emblématique du centre-ville. »

Une photo de Bridge Park apparut à l'image, avec sa statue de bronze grandeur nature d'un cow-boy galopant sur sa monture.

« Les autorités locales devraient-elles employer des mesures draconiennes ? Plus d'informations après la pause. »

Bern s'avança sur le seuil.

— Hé, Nevada ? T'as une minute ?

Je me levai et l'accompagnai en silence vers la cuisine. L'endroit le plus proche où maman et grand-mère ne risquaient plus de nous entendre.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demandai-je.

Bern passa une main dans ses courtes mèches de cheveux brun clair avant de me tendre un dossier. Je l'ouvris et le feuilletai rapidement. La biographie et la filiation de John Rutger, ainsi que ses antécédents. Une ligne avait été surlignée en jaune : « Démobilisation honorable. Confidentiel. »

Je dressai l'index en l'air.

— Tiens donc !

— Tiens donc, confirma Bern.

Les employeurs appréciaient généralement d'embaucher d'anciens militaires. Ils étaient ponctuels, disciplinés, polis et capables de décisions rapides lorsque c'était nécessaire. Les mages de combat, toutefois, faisaient plutôt fuir les recruteurs ordinaires. Personne ne voulait dans ses bureaux d'un type stressé

doté de la capacité d'invoquer une horde de sangsues avides de sang. Pour contourner le problème, le département de la Défense avait rendu confidentiel les dossiers de certains militaires. Cette mention de confidentialité n'indiquait pas forcément que la personne maniait la magie de combat mais le savoir m'aurait permis de mieux me préparer. J'aurais abordé mon enquête sur John Rutger sous un angle complètement différent.

— J'ai merdé, dit Bern en s'adossant contre le plan de travail.

Ses yeux gris exprimaient de profonds remords.

— J'avais un examen d'histoire, expliqua-t-il. Ce n'est pas la matière où je suis le plus doué et il me fallait au moins un B pour garder ma bourse. Alors j'ai été obligé de bâcher. J'ai refilé le dossier à Leon. Il s'est chargé de remonter l'arbre généalogique et de vérifier les antécédents mais il a oublié de se connecter à la base de données du département de la Défense.

— C'est pas grave, répondis-je.

Leon avait quinze ans. L'obliger à rester concentré pendant plus de trente secondes était à peu près aussi difficile que de faire défiler des chats à la queue leu leu sous la douche.

Bern se frotta l'arête du nez.

— Si. C'est grave. Tu m'avais demandé de m'en charger. J'aurais dû le faire. Tu as été blessée. Ça ne se reproduira plus.

— Ne t'en fais pas, dis-je. Moi aussi, j'ai déjà loupé des trucs importants. Ça arrive. Assure-toi simplement de vérifier systématiquement les infos de la Défense à l'avenir. Tu as eu ton B ?

Il hocha la tête.

— C'est plutôt intéressant, d'ailleurs, dit-il. Tu connaissais l'histoire de la vache de Mme O'Leary ?

J'avais toujours beaucoup aimé l'histoire. J'avais même envisagé de faire une licence dans ce domaine, mais la vraie vie s'en était mêlée.

— C'est pas elle qui a déclenché le grand incendie de Chicago dans les années 1860 en faisant tomber une lampe dans l'étable ?

— En octobre 1871, précisa Bern. Mon prof ne croit pas que la vache soit responsable. Il pense qu'il s'agissait d'un mage.

— Et 1871 ? Le sérum Osiris venait à peine d'être découvert.

Bern haussa les épaules.

— C'est une théorie vraiment intéressante, dit-il. Tu devrais discuter avec lui à l'occasion. C'est un mec plutôt cool.

Je souris. Comme j'avais été contrainte de travailler en parallèle de mes études, il m'avait fallu quatre ans, étés compris, pour décrocher tant bien que mal mon diplôme en justice pénale. Parce qu'il était plus intelligent que nous tous réunis, Bern avait obtenu une bourse d'études et se débrouillait à présent très bien. Au point, semblait-il, d'apprécier au moins l'un de ses cours en dehors de sa matière principale.

— Il y a autre chose, me dit-il. Montgomery veut nous voir.

Mon estomac fit un salto arrière. Nous étions la propriété de la maison Montgomery. Quand nos économies et le fruit de la vente de la maison s'étaient révélés insuffisants pour couvrir les dépenses de santé de papa, nous avions vendu l'agence à Montgomery. Techniquement, il s'agissait d'une hypothèque. Chaque mois, nous versions tant bien que mal le montant minimum prévu dans le contrat de remboursement s'étalant sur trente ans. Les termes de l'emprunt faisaient pratiquement de nous une filiale du cabinet d'investigations internationales Montgomery.

Jusqu'à présent, ils ne s'étaient pas beaucoup intéressés à nous. Nous étions trop petits pour leur être utiles et ils n'avaient aucune raison de nous embêter tant que nos chèques passaient. Et je veillais toujours à ce que nos chèques passent.

— Dès que possible. C'est ce qu'ils ont dit, précisa Bern.

— Ça donnait l'impression d'un entretien de routine ?

— Non.

*Merde.*

— Ne dis rien à maman ni à grand-mère.

Il opina du menton.

— Ça les stresserait, dit-il.

— Exactement. Je t'appellerai dès que je saurai ce qu'ils veulent. Avec un peu de chance, on a juste oublié de remplir un formulaire ou je ne sais quoi.

Il me rappela alors que je m'apprêtais à ouvrir la porte.

— Nevada ? La femme de John Rutger a fait virer l'argent. Mille dollars, comme prévu.

— Bien, dis-je, avant de m'échapper.

J'allais me broser les cheveux et me faire à peu près présentable, puis je me grouillerais de traverser la ville jusqu'aux grandes tours de verre pour voir ce que nous voulait Montgomery.

Ça ne pouvait pas être trop sérieux, si ?

## 2

La tour de verre asymétrique du cabinet d'investigations internationales Montgomery s'élevait au-dessus des immeubles de bureau environnants tel un aileron de requin de verre bleu. Haute de vingt-cinq étages, elle était parée de centaines de vitres teintées couleur de cobalt. C'était censé vous impressionner, susciter un émerveillement pour la magnificence de la maison Montgomery. J'aurais bien aimé pouvoir m'émerveiller, mais j'étais trop occupée à m'inquiéter.

Je franchis les portes et passai sous le détecteur de métaux avant de me diriger vers l'ascenseur. Le message de Montgomery avait parlé du dix-septième étage. Quand les portes de l'ascenseur s'ouvrirent, je pénétrai dans la cabine, j'appuyai sur le bouton et patientai tandis que l'ascenseur bondissait vers le ciel dans un murmure chuintant.

Que pouvaient-ils bien nous vouloir ?

Les portes coulissèrent, laissant apparaître un large espace ponctué par le bureau de la réception, tout en acier inoxydable brillant. Sept mètres au moins séparaient le sol bleu foncé du plafond blanc. Je sortis de l'ascenseur avant que les portes se referment. Les murs étaient d'un blanc pur, mais l'énorme paroi de verre couleur cobalt derrière la réception

conférait à la lumière du jour une teinte bleu pâle, comme si nous étions sous l'eau.

L'endroit m'apparaissait ultramoderne, immaculé et en même temps sans âme. Même les orchidées d'un blanc de neige disposées sur le bureau ne lui conféraient aucune chaleur. Le cabinet IIM aurait aussi bien pu coller des billets sur les murs en guise de papier peint, ça aurait été plus simple.

La réceptionniste leva les yeux vers moi. Elle avait un visage parfait avec une peau brun pâle, de grands yeux bleus et des lèvres rose pâle soigneusement dessinées. Sa chevelure rouge tomate était rassemblée en un impeccable chignon. Je distinguai précisément chacun de ses longs cils, dont aucun ne présentait ne serait-ce qu'un soupçon de mascara en trop. Elle portait une robe blanche qui devait avoir rêvé d'être une manche dans une autre vie.

Elle cligna les paupières devant mon visage contusionné.

— Je peux vous aider ?

— Nevada Baylor, annonçai-je. J'ai rendez-vous avec Augustin Montgomery.

La réceptionniste se leva.

— Si vous voulez bien me suivre.

Je la suivis. Pieds nus, elle devait faire à peu près ma taille, mais ses talons lui ajoutaient quinze bons centimètres. Nous longeâmes la paroi incurvée au rythme des cliquetis de ses pas.

— Combien de temps ça prend ? demandai-je.

— Pardon ?

— Combien de temps vous faut-il pour vous habiller le matin avant d'aller travailler ?

— Deux heures et demie, répondit-elle.

— Ils vous paient les heures sup pour ça ?

Elle s'arrêta devant un mur de verre dépoli. Des vrilles de givre se déplaçaient en glissant le long

de la surface, formant des motifs hypnotiques. Ici et là, un fil d'or pur scintillait et se fondait dans la glace. Waouh.

Une section du mur coulissa. La réceptionniste se tourna vers moi. Je franchis le seuil pour pénétrer dans un vaste bureau. Nous étions sans doute dans un coin de l'aileron de requin car les parois sur ma gauche et face à moi étaient constituées de verre bleu. Un bureau blanc ultramoderne s'élevait directement depuis le sol.

Un homme en costume se tenait assis derrière. Tête baissée, il lisait quelque chose sur une petite tablette et je ne voyais de lui qu'une tignasse de cheveux blond foncé arrangés en une coupe courte et sans doute coûteuse.

Je m'approchai et me postai près d'un fauteuil blanc placé face au bureau. L'homme portait un costume de qualité, de cette teinte entre le gris et le noir souvent qualifiée de gris acier.

Il leva les yeux vers moi. Parfois, les gens dotés de capacités d'illusions employaient la magie pour minimiser leurs défauts physiques. À en juger par son visage, Augustin Montgomery était un Majeur. La perfection de ses traits évoquait celle des statues grecques, avec des lignes masculines et marquées mais jamais grossières. Imberbe, avec un nez puissant et une bouche ferme, il affichait le genre de beauté qui attire les regards. Sa peau était éclatante de santé et ses yeux verts emplis d'intelligence et de vivacité vous transperçaient derrière des lunettes presque invisibles. Il était sans doute contraint d'employer des gardes du corps dès qu'il quittait l'immeuble pour repousser tous les sculpteurs désireux de l'immortaliser dans le marbre.

Les lunettes étaient particulièrement bien vues. Sans elle, il aurait eu l'air d'un dieu sur son nuage,

mais la minuscule monture le rattachait à la terre ferme, avec nous autres, les mortels ordinaires.

— Monsieur Montgomery, dis-je. Je suis Nevada Baylor. Vous vouliez me parler ?

Montgomery s'efforça vaillamment de ne rien remarquer des contusions violacées qui s'épalaient sur mon visage.

— Je vous en prie, asseyez-vous, dit-il en désignant le fauteuil.

Je m'assis.

— J'ai une mission pour vous.

Durant les cinq années suivant l'acquisition de notre agence, jamais ils ne nous avaient confié une seule mission.

*Faites que ce soit juste un truc sans importance...*

— Nous aimerions que vous appréhendiez cet homme.

Il fit glisser une photo sur le bureau. Je me penchai pour l'examiner. Les yeux fous d'Adam Pierce me rendirent mon regard.

— C'est une plaisanterie ?

— Non.

Je dévisageai Montgomery.

— À la suite des récents événements, la famille Pierce s'inquiète du bien-être d'Adam. Ils souhaiteraient que nous le ramenions auprès d'eux. Indemne. En tant que filiale, nous estimons que vous êtes parfaitement à même de vous en charger. Votre portion des honoraires se montera à cinquante mille dollars.

Je n'arrivais pas à y croire.

— Nous sommes une toute petite agence familiale. Regardez nos archives. Nous ne sommes pas des chasseurs de primes. Nos enquêtes concernent des fraudes à l'assurance à la petite semaine et des époux adultères.



# PROMESSES

---

31 mai

---

Catherine Mann

***Viens me chercher***

*Inédit*

Ex toxicomane et divorcée, Mary Hannah a tout perdu. Elle tente de se reconstruire en aidant son amie Lacey dans son refuge animalier. Sans reprendre goût à la vie. À peine s'autorise-t-elle une nuit torride dans les bras d'un homme qu'elle pense ne jamais revoir. Mais le hasard malicieux lui joue un sacré tour : l'inconnu n'est autre qu'AJ Parker, un flic ténébreux du coin, avec qui on l'envoie en mission. Et c'est ainsi qu'ils sauvent une chienne, arrachée aux vapeurs toxiques d'un labo clandestin de méthamphétamine.

À ces trois être meurtris, le destin offrira-t-il une seconde chance ?

# CRÉPUSCULE

---

31 mai

---

Nalini Singh

***Chasseuse de vampires - Le cœur de l'Archange***

*Inédit*

Lijuan a disparu, et personne ne sait si elle est morte ou si elle a choisi le long sommeil des Anciens.

Au milieu de ce chaos, un ancien et mystérieux ordre de moines, les Luminata, convoque le Cadre pour discuter du sort de son territoire.

Lorsqu'Elena et Raphael se rendent en ce lieu, la chasseuse pressent que des secrets se cachent derrière les murs de pierres. Et seul son lien unique avec l'Archange de New York lui permettra de lutter contre ces monstrueuses ténèbres...



11755

*Composition*  
FACOMPO

*Achevé d'imprimer en Italie*  
*par GRAFICA VENETA*  
*le 26 mars 2017*

Dépôt légal avril 2017  
EAN 9782290141403  
L21EPSN001430N001

ÉDITIONS J'AI LU  
87, quai Panhard-et-Levassor, 75013 Paris  
*Diffusion France et étranger : Flammarion*